



## Aimer la vertu, de l'amour à l'honnête amitié. « Celion et Bellinde », une histoire de L'Astrée

Julia Chamard-Bergeron

Volume 1, 2015

Topiques de l'amitié dans les littératures françaises d'Ancien Régime

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1090081ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1090081ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

SATOR, Société d'Analyse de la Topique Romanesque d'Ancien Régime

ISSN

2369-4831 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Chamard-Bergeron, J. (2015). Aimer la vertu, de l'amour à l'honnête amitié. « Celion et Bellinde », une histoire de L'Astrée. *Topiques, études satoriennes / Topoi Studies, Journal of the SATOR*, 1, 1–20. <https://doi.org/10.7202/1090081ar>

Résumé de l'article

L'histoire de Bellinde et Celion est celle des amours contrariées de deux jeunes gens, finalement réunis par celui qui eût pu les séparer. Ses protagonistes rivalisent en vertu. Le geste d'Ergaste, renonçant au mariage par admiration pour la « belle et vertueuse amitié » des jeunes gens, se distingue néanmoins par sa magnanimité. Honoré d'Urfé a écrit un roman exposant « les divers effets de l'honnête amitié », ainsi que l'annonce le sous-titre de *L'Astrée*. Quelle en est pourtant la nature ? On pourrait conclure de l'histoire étudiée que l'amitié la plus noble est celle d'Ergaste, souhaitant être « reçu comme frère » des amants. Nous proposons plutôt de la lire en tenant compte du projet global du roman, lequel aspire à définir un lien découlant d'une réelle affection entre personnes de sexe opposé et susceptible de conduire au mariage; celui-là même qui fait naître l'admiration d'Ergaste. Aussi l'apparente indistinction de l'amour et de l'amitié, laissant croire à la possibilité de changer la passion en affection vertueuse, fait-elle place dans le récit à une apologie de la toute-puissance de l'amour.

© Julia Chamard-Bergeron, 2015



Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Aimer la vertu, de l'amour à l'honnête amitié.

« Celion et Bellinde », une histoire de *L'Astrée*

L'affection non déclarée s'appelle bienveillance simple, quand elle est manifestée elle se nomme amour, mais quand cette amour est honnête et réciproque, alors elle est vraie amitié. Telle pouvons-nous appeler celle de ces deux âmes pleines d'une mutuelle, honorable, et sainte dilection, qui avait pour but le sacré mariage.

Jean-Pierre Camus, *Palombe*

*L'Astrée* d'Honoré d'Urfé met en scène « les divers effets de l'honnête amitié », comme l'annonce son sous-titre. Étant donné que le terme « amitié », à l'orée du XVII<sup>e</sup> siècle, désigne aussi bien l'affection fraternelle entre personnes de même sexe que ce que nous appelons « amour », le sous-titre ne renvoie pas à une forme unique de liens humains. Tout comme le roman précieux auquel elle donnera naissance, *L'Astrée* élabore un art de la distinction en dépeignant différents types d'affection jusque dans leurs nuances les plus subtiles<sup>1</sup>. Car la première distinction et la plus fondamentale, celle qui existe entre l'amour honteux et l'amour honnête, n'est pas forcément la plus facile à faire, ainsi que le rappelle cet échange entre Phillis et Diane, laquelle s'apprête à faire le récit de ses chastes amours :

Pourquoy rougiriez vous, répondit Phillis, puis que ce n'est pas faute que d'aimer ? – Si ce ne l'est pas, repliqua Diane, c'est pour le moins un pourtrait de la faute, & si ressemblant que bien souvent ils sont pris l'un pour l'autre<sup>2</sup>.

Tandis que le commun des hommes a « la veuë mauvaise » et se contente le plus souvent de médire indifféremment de tous les amoureux (p. 358), les lecteurs du roman savent départager l'amour coupable de celui qui peut, au contraire, mener au bonheur le plus complet.

Pour tenter de préciser le type de lien humain que le roman d'Honoré d'Urfé célèbre, je me pencherai sur l'un des nombreux récits qui y sont enchâssés. L'« Histoire de Celion et Bellinde », tirée du dixième livre de la première partie de *L'Astrée*, éclaire l'ensemble de l'œuvre, y compris

---

<sup>1</sup> La *Clélie* érigeria pour sa part en modèle l'« amitié tendre », dont l'héroïne romaine tient à rappeler à quel point elle diffère de l'amitié ordinaire : « on peut presque dire hardiment qu'il y en a presque moins entre l'indifférence, et l'amitié ordinaire, qu'entre ces deux sortes d'amitié » (Madeleine de Scudéry, *Clélie*, 2006, 1<sup>re</sup> partie, livre 1, p. 71).

<sup>2</sup> Honoré d'Urfé, *L'Astrée*, 2011, 1<sup>re</sup> partie, livre 6, p. 358. À l'avenir les références à cette édition de *L'Astrée* seront données directement dans le corps du texte (numéro de page entre parenthèses).

sa continuation par Baro, dans la mesure où elle présente un certain nombre d'attitudes et de sentiments que l'expression d'« honnête amitié » est susceptible de recouvrir. Ce récit met en scène une vaste compétition dans laquelle l'amour, l'amitié fraternelle et l'affection conjugale semblent rivaliser entre eux ; quel est le type de lien humain qui suscitera les sentiments les plus vifs ou la plus grande vertu ?

Dans un premier temps, j'examinerai le désordre apparent qui règne au sein des différents liens humains mis en récit. Serait-ce indifféremment qu'Honoré d'Urfé place dans la bouche de ses bergers un terme ou un autre, « amour » ou « amitié » ? Ainsi que le souligne Eglal Henein, il n'est pas permis de douter de l'importance que l'auteur accorde à la définition de chacun<sup>3</sup>. Si l'« Histoire de Celion et Bellinde » présente une ambiguïté à cet égard, la tâche de l'interprète consiste à en révéler le sens. Je suggérerai pour ma part que, en décrivant de multiples passages d'un type d'affection à un autre, Honoré d'Urfé rend visible la distance qui les sépare. Enfin, je me demanderai si l'amour, l'amitié fraternelle et l'affection conjugale forment une hiérarchie harmonieuse ou sont plutôt incompatibles. Pour répondre à ces questions, je proposerai un commentaire détaillé de l'histoire qui mettra l'accent sur les différents liens humains revendiqués par ses protagonistes, toujours en tentant de cerner la portée de l'« honnête amitié » telle que la conçoit d'Urfé. Je ferai aussi référence à d'autres œuvres du XVII<sup>e</sup> siècle – à la fois narratives, morales et religieuses – susceptibles d'éclairer le propos de *L'Astrée* concernant l'amitié.

L'« Histoire de Celion et Bellinde » débute par un amour réciproque et secret que la bergère a bien soin de garder dans les limites de l'affection fraternelle. Lorsque l'amie intime de Bellinde, la bergère Amaranthe, tombe à son tour amoureuse de Celion et que son désespoir la rend malade, Bellinde a l'audace de demander à Celion d'aimer Amaranthe afin de redonner à celle-ci la santé, voire de l'épouser s'il le faut ; cela sans que soit affecté le beau lien qui l'unit à Bellinde. Celion feint donc d'aimer Amaranthe pour contenter Bellinde – tout comme Celadon, personnage principal du roman et narrateur de cette histoire, a courtoisé une autre bergère afin de se plier à la

---

<sup>3</sup> « Un moraliste qui a le culte de l'amitié [...], un romancier qui sait quelquefois opposer clairement l'amour à l'amitié ne choisit pas ses mots au hasard, par négligence ou par habitude. Le dessein d'Honoré d'Urfé est de suggérer une distinction entre l'amour et l'amitié puis de l'atténuer et de l'estomper. [...] Il entretient la confusion pour poser la question vitale : comment reconnaître l'amour de l'amitié ? » (Eglal Henein, *Protée romancier. Les déguisements dans L'Astrée d'Honoré d'Urfé*, 1996, p. 392.)

volonté de sa chère Astrée. Il se rétracte toutefois avant que les choses n'aillent trop loin et fait savoir à son père qu'il n'a pas l'intention d'épouser Amaranthe.

Or Bellinde elle-même est en âge d'être mariée. Son père promet sa main à Ergaste, un berger connu pour ses vertus. Pour le malheur des amants, cette promesse est faite tout juste avant que Celion ne demande Bellinde à son père. Malgré sa répulsion pour le mariage et son amour pour Celion, Bellinde se résigne à son sort et fait ses adieux à son amant en lui jurant amitié éternelle. Elle ne sait toutefois pas que son futur époux, Ergaste, est présent et l'observe. Ergaste juge dès lors qu'il serait « indigne de luy » de séparer de tels amants (p. 603). Il décide de renoncer à Bellinde et demande au couple l'amitié fraternelle que Bellinde promettait à Celion.

Ce récit, par son intrigue fondée sur quelques revirements sentimentaux, appartient au vaste corpus des histoires d'amour baroques analysées par Frank Greiner, lesquelles ont en commun leur « célébration ambiguë du désir amoureux », à la fois « aiguillon d'un progrès moral » et « cause d'égarement<sup>4</sup> ». On ne s'étonnera pas de reconnaître dans *L'Astrée* la source ou le relais narratif d'une série de *topoi*<sup>5</sup> : cette véritable somme romanesque constitue une « bibliothèque des histoires<sup>6</sup> » qui condense le savoir humaniste (« toute une philosophie morale, issue de l'antiquité et revivifiée à la fois par le néo-platonisme italien et la spiritualité de la Contre-Réforme<sup>7</sup> ») et nourrit la littérature ultérieure. Bellinde peut être comparée à l'Héloïse d'Abélard, qui comme elle commence par refuser à tout prix d'épouser son amant<sup>8</sup>. Mais elle rappellera peut-être à certains la *nouvelle* Héloïse : la Julie de Jean-Jacques Rousseau – d'ailleurs grand lecteur de *L'Astrée* – qui par fidélité à son devoir envers son père se résigne à épouser un autre

---

<sup>4</sup> Frank Greiner, *Les Amours romanesques de la fin des guerres de religion au temps de L'Astrée (1585-1628)*, 2008, p. 228.

<sup>5</sup> J'identifierai au fil de cette étude les *topoi* romanesques présents dans l'« Histoire de Celion et Bellinde ». Les intitulés (donnés, sous leur forme synthétique, en majuscules) proviennent du thésaurus constitué par la Société d'analyse de la topique romanesque (<http://www.satorbase.org>).

<sup>6</sup> Emmanuel Bury, *Littérature et politesse*, 1996, p. 89. Cet ouvrage attribue un rôle fondateur à l'œuvre d'Honoré d'Urfé au sein de la culture française : *L'Astrée*, « tout en fondant le roman moderne, a donné ses lettres de noblesse à l'idée même de littérature, lui proposant pour objet d'instituer l'homme, et non seulement de le divertir » (*Ibid.*, p. 93).

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 88.

<sup>8</sup> REFUSER\_MARIAGE\_POUR\_LIBERTE : « Un personnage refuse de se marier afin de garder sa liberté ».

homme que celui qu'elle aime<sup>9</sup>. Le rôle d'Ergaste recoupe ceux de deux personnages du roman de Rousseau : Wolmar (le mari tolérant la présence de Saint-Preux, l'ancien amant de Julie) et milord Édouard (le rival de Saint-Preux devenu ami des amants). Le pouvoir de séduction de ces intrigues formant un écheveau de liens humains indénouables tient au fait qu'elles transfigurent les enjeux fondamentaux de la vie privée en les projetant dans un univers moral fortement idéalisé, mais parcouru de tensions et de douleurs rattachées aux passions humaines.

### *L'indistinction des liens*

La polysémie du terme « amitié » fournit la première péripétie du récit narré par Celadon. Les deux tout jeunes protagonistes engagent une conversation galante qui se développe autour d'un malentendu :

Pour vous vouloir du bien, dit le Berger, il y a long temps que je vous en veux, & vous devez croire que ceste volonté ne sera limitée d'autre terme que de celui de ma vie. Alors la Bergere baissant la teste de son costé, luy dit : Je ne fay point de doute de vostre amitié, la recevant de la mesme volonté que je vous offre la mienne. (p. 579)

Jusque là les amis semblent pleinement d'accord quant à l'avenir de leur relation, que l'un et l'autre placent sous le signe de l'« amitié ». Mais Celion, à qui les mystères d'Amour ont été révélés, donne aux paroles de Bellinde un sens que celle-ci n'avait pas l'intention d'y mettre, et répond :

Que je baise ceste belle main pour remerciement d'un si grand bien, & pour arres de la fidelle servitude que Celion vous veut rendre le reste de sa vie. Bellinde reconnut, tant à l'ardeur dont il proferoit ces paroles, qu'aux baisers qu'il imprimoit sur sa main, qu'il se figuroit son amitié d'autre qualité qu'elle ne l'entendoit pas ; & parce qu'elle ne vouloit qu'il vesquit en ceste erreur : Celion, luy dit-elle, [...] si vous désirez que je continuë l'amitié que je vous ay promise, continuez aussi la vostre avec la mesme honnesteté que vostre vertu me promet. (p. 579)

C'est grâce à une certaine « ardeur » dans l'expression, et plus encore à la tendresse des baisers que les deux genres d'intimité – celle exprimée par Celion et celle souhaitée par Bellinde – semblent pouvoir être distingués. Selon Bellinde, l'amitié ne saurait être honnête en étant trop ardente. La bergère met soudainement fin à l'épisode galant en énonçant les limites dans

---

<sup>9</sup> CONTRAINDRE\_MARIAGE\_SANS\_AMOUR : « Une jeune fille est contrainte à un mariage sans amour » ; SE\_RESIGNER\_MARIAGE\_DE\_RAISON : « Un personnage se résigne à un mariage de raison ».

lesquelles Celion doit se tenir<sup>10</sup>. Toutefois, mise à part cette concession faite à l'« honnêteté », c'est-à-dire à la chasteté, l'amitié des deux bergers évoluera à la manière de la plupart des amours cultivées sur les rives du Lignon : dans la vertu, dans la soumission de l'amant à sa maîtresse et dans la discrétion<sup>11</sup>. De sorte que ce lien s'apparente davantage à un véritable amour qu'à une amitié fraternelle.

Mlle de Scudéry fait écho à ces ambiguïtés amicales en orchestrant un débat entre Plotine, la plus farouche opposante au mariage de la *Clélie* – nettement plus farouche que ne l'est Bellinde, qui n'a pas vis-à-vis de l'idéal amoureux le recul qu'auront celles qu'on appellera plus tard les précieuses<sup>12</sup> –, et son amie Lucie. À la première qui prétend que l'amitié vaut beaucoup mieux pour le bonheur que l'amour, la seconde rétorque : « vous avez bien la mine d'avoir des amants déguisés, et d'être de l'humeur de celles qui ne s'offensent que des apparences, et qui souffrent une passion sous le nom d'amitié ». La réponse de Plotine, désinvolte, confère quelque autonomie au secret de la vie intérieure : « je ne suis pas obligée d'aller examiner de si près le cœur de mes amis, pourvu qu'ils ne me disent rien qui me fâche<sup>13</sup> ». Là encore, on est appelé à distinguer un type d'affection d'un autre en observant paroles et actions ; néanmoins, chacun est appelé à tracer lui-même la limite entre l'acceptable et l'inacceptable – puisqu'il s'agit d'accepter l'amitié et de rejeter l'amour. On peut prévoir que les critères ne seront pas les mêmes pour Plotine et ses prétendants, de même qu'ils ont d'abord causé un désaccord entre Bellinde et Celion.

Deux manières d'agir propres au roman pastoral rendent la distinction entre amour et amitié plus ardue encore : la dissimulation et la feinte. Celui qui dissimule cache des sentiments véritables – il trompe par omission –, alors que celui qui feint simule des sentiments non ressentis, trompant donc par action. Le berger Celion, avons-nous vu, s'est engagé dans une feinte<sup>14</sup> : il a fait semblant d'aimer Amaranthe alors qu'il ne ressentait pour elle qu'une indifférence teintée de

---

<sup>10</sup> EXPOSER\_ETHIQUE\_EN\_AMOUR : « Un personnage expose les règles de l'éthique amoureuse ».

<sup>11</sup> AMOUR\_CONTRAIT\_AU\_SECRET : « Des amants sont contraints de vivre leur amour en secret » ; CACHER\_AMOUR\_AU\_MONDE : « On n'avoue pas un amour, qui reste caché à l'entourage ».

<sup>12</sup> Sur ce sujet voir le livre de Jean-Michel Pelous, *Amour précieux, amour galant (1654-1675)*, 1980.

<sup>13</sup> Madeleine de Scudéry, *Clélie*, 2006, 5<sup>e</sup> partie, livre 3, p. 311.

<sup>14</sup> Je propose l'ajout de ce *topos*, fréquent dans la pastorale, au thésaurus de la Sator : FEINDRE\_AMOUR : « Un personnage feint d'en aimer un autre ».

mépris<sup>15</sup>. Or ce n'est pas ce que lui avait demandé Bellinde au départ. Elle souhaitait que Celion dirige son amour vers Amaranthe, et non seulement qu'il feigne des sentiments envers celle-ci : « ce que je veux de vous, annonça-t-elle à son amant, est seulement que conservant inviolable ceste belle amitié que vous me portez à ceste heure, vous mettiez l'Amour en une des belles Bergeres de notre Lignon » (p. 586-587). L'amour envers l'une, l'amitié envers l'autre : voilà qui est censé guérir Amaranthe de sa langueur<sup>16</sup>, sans pour autant nuire au commerce des honnêtes amis, lequel n'a pas pour fin le mariage et pourrait s'accommoder de celui de Celion. Mais en feignant ce qu'il est censé ressentir, Celion dissimule envers Bellinde la véritable portée de ses sentiments. Il y a dès lors un important décalage entre le lien humain revendiqué par le protagoniste et les sentiments qu'il éprouve réellement.

On peut également juger que la vertu de Bellinde correspond à une dissimulation et, parfois, à une feinte. La bergère s'avère en effet fort habile à se composer un visage indifférent pour ne pas laisser paraître ses émotions<sup>17</sup>. Lorsqu'elle demande à Celion de porter son amour sur Amaranthe, son amant l'implore de ne pas lui demander l'impossible : aimer à la fois Bellinde et Amaranthe reviendrait à aimer à la fois « la vertu, & et le vice » (p. 587). La bergère doit se faire violence pour ne pas révoquer son commandement : « elle contraignit [...] sa pitié qui des-ja avoit avec elle amené quelques larmes jusques à la paupière, de s'en retourner en son cœur, sans donner connaissance d'y estre venuës » (p. 587-588). D'Urfé trace ici les contours d'une physiologie de la vertu : une description du processus par lequel les passions du sujet finissent par revenir sous le contrôle de sa volonté<sup>18</sup>. La force de Bellinde consiste dans sa capacité à confiner ses sentiments

---

<sup>15</sup> Celion a été conseillé en cela par un vieil homme bien au fait des choses de l'amour (« il suffit que pour la contenter, vous faigniez ce qu'elle vous a commandé », p. 588). Les propos du pasteur contribuent à alimenter les doutes sur la nature des sentiments en jeu dans le récit, notamment lorsqu'il laisse entendre que la peine de Celion relative au commandement de sa maîtresse, qu'il juge puérile, a néanmoins servi la cause du jeune berger : « il a este tres à propos, qu'au commencement vous ayez fait ces difficultez, car elle croira que vostre affection est extrême » (p. 588). L'affection de Celion pour Bellinde est-elle extrême ou ne l'est-elle pas ? Si elle l'est véritablement, pourquoi serait-il nécessaire de faire croire à Bellinde qu'elle est telle ?

<sup>16</sup> Voilà un autre *topos* romanesque qui pourrait être ajouté au thésaurus : AMOUR\_RENDRE\_MALADE : « Un personnage tombe malade par amour ».

<sup>17</sup> CACHER\_AMOUR\_A\_AIME(E) : « On n'avoue pas son amour, si bien que l'être aimé l'ignore ».

<sup>18</sup> La psychologie cartésienne attribuera à la volonté la capacité de réfréner certains mouvements passionnels. Les passions les plus fortes, provoquant une « émotion » – un grand trouble – du cœur, ne peuvent cependant être entièrement contenues : « Le plus que la volonté puisse faire, pendant que cette émotion est en sa vigueur, c'est de ne pas consentir à ses effets, & de retenir plusieurs des mouvements

au secret du for intérieur, ce qui semble par ailleurs manquer à la princesse de Clèves dans la nouvelle éponyme de Mme de Lafayette : se sentant dépossédée d'elle-même par la passion, l'héroïne souhaiterait à tout le moins n'en jamais donner de « marque<sup>19</sup> ». Il ne s'agit pas d'accorder le désir avec le devoir, mais bien plutôt d'éviter de laisser voir aux autres la direction du désir, afin que les paroles et les actions perceptibles reflètent, elles, le seul devoir<sup>20</sup>.

La véritable nature des sentiments de la bergère est pour la première fois dévoilée à un observateur extérieur lors de la scène des adieux à son amant<sup>21</sup>. Celion lui reproche de ne pas être sensible à leurs malheurs ; sa vertu cache son défaut d'amitié, lui dit-il sèchement avant de s'évanouir<sup>22</sup>. Le narrateur commente ainsi la scène : « la Bergere fut vivement touchée, [...] puis qu'elle l'aimoit autant qu'il estoit possible d'aimer, et qu'il falloit qu'elle feignist de ne ressentir point cette douloureuse séparation » (p. 600-601). Il aura fallu attendre que Celion perde connaissance pour que Bellinde, résignée à épouser Ergaste et à laisser son amant s'éloigner d'elle, révèle enfin qu'elle n'est pas insensible à ces malheurs. Elle adresse alors ses plaintes à la divinité dont elle attend le secours :

Lors qu'elle le vid esvanoüy, & qu'elle creut n'estre escoutée que des Sicomores & de l'onde de la fontaine, ne leur voulant cacher le desplaisir qu'elle avoit tenu si secret à ses compagnes, & à tous ceux qui la voyoient ordinairement. Helas ! dit-elle, en joignant les mains, Helas ! ô souveraine bonté, ou sors moy de ceste misere, ou de ceste vie : romps par pitié, ou mon cruel desastre, ou que mon cruel desastre me rompe. (p. 601)

---

ausquels elle dispose le corps. » (René Descartes, *Les Passions de l'âme*, 1<sup>re</sup> partie, article XLVI, 1999, p. 100-101.) Sur ces questions on consultera avec profit l'ouvrage de Lucie Desjardins, *Le Corps parlant. Savoirs et représentation des passions au XVII<sup>e</sup> siècle*, 2001.

<sup>19</sup> « Elle ne se flatta plus de l'espérance de ne [pas aimer le duc de Nemours] ; elle songea seulement à ne luy en donner jamais aucune marque. » (Mme de Lafayette, *La Princesse de Clèves*, 1961, p. 295.) Or la princesse ne parvient pas à une telle maîtrise d'elle-même.

<sup>20</sup> Le théâtre de Corneille réfléchit aussi à ces questions. Pensons notamment au *Cid*, où le personnage de l'Infante, qui cumule les vertus de Bellinde (dissimulant son amour au nom du devoir) et d'Ergaste (renonçant à épouser un être digne d'amour alors qu'il en a le pouvoir), parvient à étouffer sa passion. Les personnages de Corneille atteignent une parfaite maîtrise d'eux-mêmes : ils parviennent à dissocier complètement l'apparence extérieure du secret de l'intériorité. Jean Rousset montre ainsi que deux lois structurent le théâtre de Corneille : celle de la dissimulation, qui veut que « la force d'un sentiment ou d'un dessein est d'autant plus grande qu'on le voit moins paraître au dehors » (*La Littérature de l'âge baroque en France*, 1954, p. 215) ; et sa réciproque, celle de l'ostentation, suivant laquelle « le *dedans*, bientôt taxé d'imaginaire, est nié au profit du *dehors* qui seul compte » (*Ibid.*, p. 216).

<sup>21</sup> ENTENDRE\_DECLARATION\_AMOUR : « On entend par hasard celle/celui qui aime avouer son amour ».

<sup>22</sup> S'EVANOUIR\_D'AMOUR : « Un personnage s'évanouit sous le coup de la violence ou de la douleur d'amour ».



Rappelons qu'Ergaste est le témoin caché de cette scène, et qu'en apprenant les sentiments de Bellinde, il met au jour le désir secret de cette dernière.

On est ainsi amené à douter du statut de cette amitié fraternelle que Bellinde prétendait entretenir avec Celion, amitié censée être distincte de l'amour et même indépendante des liens conjugaux susceptibles d'être noués avec Amaranthe ou Ergaste. L'amitié que Bellinde prétend éprouver pour Celion s'avère tout aussi passionnée que les sentiments du berger à son égard. La dissimulation de cette passion demande à la jeune femme des efforts considérables qui, aux yeux d'Ergaste, constituent sa vertu. Parce que Bellinde cache son amour sous les traits de la simple amitié, cet amour est ce qu'elle a « de plus secret en l'âme » (p. 604), suivant l'expression d'Ergaste.

### *La métamorphose des liens*

Faut-il conclure que l'amitié fraternelle n'est, la plupart du temps, qu'une manière de dissimuler la passion amoureuse, comme le laisse entendre la discussion rapportée de la *Clélie* ? N'est-elle qu'un masque que l'amour se donne pour mieux persuader de son honnêteté ? Pire encore, n'est-elle qu'un signifiant auquel ne correspond rien de réel ? L'« Histoire de Celion et Bellinde » est loin d'encourager ces doutes. Rien n'annonce ici la sévérité qu'auront plus tard La Rochefoucauld ou Pascal à l'égard de l'imperfection humaine<sup>23</sup>. L'amitié constitue parfois, comme j'ai tenté de le montrer, un effet de la feinte ou de la dissimulation ; mais le récit, pris

---

<sup>23</sup> Citons pour mémoire cette maxime de La Rochefoucauld : « Ce que les hommes ont nommé amitié n'est qu'une société, qu'un ménagement réciproque d'intérêts, et qu'un échange de bons offices ; ce n'est enfin qu'un commerce où l'amour-propre se propose toujours quelque chose à gagner » (La Rochefoucauld, *Maximes*, 1999, p. 26) ; et cet extrait d'une pensée de Pascal : « la vie humaine n'est qu'une illusion perpétuelle ; on ne fait que s'entre-tromper et s'entre-flatter. [...] L'union qui est entre les hommes n'est fondée que sur cette mutuelle tromperie ; et peu d'amitiés subsisteraient, si chacun savait ce que son ami dit de lui lorsqu'il n'y est pas » (Pascal, *Pensées*, 1976, p. 81). La Rochefoucauld ne nie pas pour autant l'existence de l'amour véritable ; seulement il repousse celui-ci dans la *terra incognita* de l'âme humaine, et le condamne ainsi à l'invisibilité : « S'il y a un amour pur et exempt du mélange de nos autres passions, c'est celui qui est caché au fond du cœur, et que nous ignorons nous-mêmes. » (La Rochefoucauld, *Maximes*, 1999, p. 22.) Pascal, pour sa part, tremble devant son arbitraire et sa puissance comme devant un tyran : « Qui voudra connaître à plein la vanité de l'homme n'a qu'à considérer les causes et les effets de l'amour. La cause en est *un je ne sais quoi* (Corneille), et les effets en sont effroyables. *Ce je ne sais quoi*, si peu de chose qu'on ne peut le reconnaître, remue toute la terre. » (Pascal, *Pensées*, 1976, p. 95.) En comparaison, le roman baroque ne craint pas d'exposer au grand jour les « effets » de l'amour et de mettre celui-ci au fondement d'une éthique précisément codifiée.

dans son ensemble, révèle qu'elle est beaucoup plus que cela. Le cadre de la narration suggère d'ailleurs la possibilité d'une amitié déliée de tout désir amoureux. Celadon raconte en effet l'histoire de Bellinde à la demande de Silvie, à propos de laquelle le narrateur précise qu'elle est la seule des trois nymphes à ne pas tenter de séduire le jeune berger<sup>24</sup> : elle « n'alloit recherchant que les occasions de le mettre en discours, par ce qu'elle se plaisoit bien fort en sa conversation » (p. 572). Le seul contexte d'énonciation suppose donc l'existence d'une amitié non passionnée entre personnes de sexe opposé. Quant au récit lui-même, il nous fait assister à une série de métamorphoses des rapports humains, métamorphoses qui nous permettent de saisir les multiples espèces d'affection qu'éprouvent les bergers de roman.

Celion, le premier, obéit à Bellinde et renonce à l'amour passion. Le berger évoque ce changement lorsque, plus tard, sa maîtresse lui demande de lui redire l'histoire de ses sentiments pour elle :

il avouoit qu'autrefois il l'avoit aimée avec les mesmes affections & passions [...] que la jeunesse a de coutume de produire dans les cœurs les plus transportez d'Amour [...] : que depuis son commandement avoit tant eu de puissance sur luy, qu'il avoit obtenu cela sur sa passion, que sa sincere amitié surmontoit de tant son Amour, qu'il ne croiroit point offenser une sœur de l'aimer avec ce dessein. (p. 586)

Certes, on pourrait penser que l'amitié ainsi décrite par Celion correspond à une contrainte imposée à son amour – ainsi que j'en ai proposé le modèle en définissant la vertu de Bellinde –, voire d'une ruse du discours. Or, le berger a bel et bien modifié son comportement en fonction des exigences de la bergère. L'amour d'un berger est non seulement un sentiment, mais aussi un service assujetti à des règles, dont la première exige la parfaite obéissance à la maîtresse – règle que Celion a bien su respecter dès que Bellinde lui a reproché son ardeur<sup>25</sup>. La distinction entre l'amour honnête et l'amour déréglé tient à l'autorité qui gouverne l'amoureux : suit-il les volontés de sa bien-aimée ou celles de la passion ? Dans le roman de Mlle de Scudéry, Aronce, amant de Clélie, résume sous le vocable de « tendresse » ce qui manque à la passion déréglée,

---

<sup>24</sup> « Silvie alors se voyant seule avec luy, commença de l'entretenir, avec tant de courtoisie, que s'il y eust eu en ce lieu-là quelque chose propre à luy donner de l'Amour, c'eust esté elle sans doute. Et voyez comme Amour se plaist à contrarier nos desseins ! Les autres deux Nymphes par tous artifices recherchent de luy en donner, & ne peuvent ; & celle-cy qui ne s'en soucie point, atteint plus pres du but que les autres » (p. 572).

<sup>25</sup> OBEISSANCE\_PAR\_AMOUR : « Un personnage amoureux obéit par amour ».

laquelle, ne pouvant « jamais être assujettie » à la raison, risque d'être « brutale, grossière et inconsiderée »<sup>26</sup> :

l'amant qui porte une semblable passion dans l'âme, ne considère que sa propre satisfaction, sans considérer la gloire de la personne aimée ; car un des principaux effets de la véritable tendresse, c'est qu'elle fait qu'on pense beaucoup plus à l'intérêt de ce qu'on aime, qu'au sien propre<sup>27</sup>.

Delphine Denis reconnaît dans ce passage un hommage à « l'honneste amitié » de *L'Astrée*. « Mais dans ce nouveau baptême, [précise-t-elle,] l'amour tendre semble bien désigner une modulation nouvelle du lien sentimental, plus intime peut-être que socialisé<sup>28</sup>. » Sa remarque permet d'apercevoir que dans *L'Astrée* la conduite amoureuse renvoie à un code bien défini et accepté par la société des bergers – sous la forme, notamment, des « douze tables des loix d'amour que sur peine d'encourir sa disgrâce, il commande à tout amant d'observer<sup>29</sup> ».

Une transformation plus spectaculaire que celle de Celion est la conversion du magnanime Ergaste. Témoin de la scène des adieux entre Bellinde et Celion, scène qui lui révèle la force de leur « belle & vertueuse amitié » (p. 605), Ergaste choisit de ne pas épouser Bellinde<sup>30</sup>. Voici comment il annonce sa décision :

je veux bien me priver de la meilleure alliance, que je sçaurois jamais avoir, pour vous remettre en vostre liberté [...]. Seulement je vous requiers, si en cecy je vous oblige, qu'estant cause de la reünion de vostre amitié, vous me receviez pour tiers entre vous deux, & que vous me fassiez la mesme part de vostre bonne volonté, que vous l'avez promise à Celion quand vous avez creu d'espouser Ergaste (p. 605).

L'histoire ne précise pas qu'Ergaste ait été à proprement parler amoureux de Bellinde, même si certains critiques voient en son geste de renoncement un parfait exemple de « magnanimité amoureuse<sup>31</sup> ». Il ne l'a pas poursuivie de ses avances, n'a pas manifesté de jalousie à l'endroit de

---

<sup>26</sup> Madeleine de Scudéry, *Clélie*, 2006, p. 76.

<sup>27</sup> *Ibid.*, p. 76.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 412.

<sup>29</sup> Honoré d'Urfé, *L'Astrée*, 1925, 2<sup>e</sup> partie, livre 5, p. 181.

<sup>30</sup> CONTRAINDRE\_MARIAGE\_ECHEC : « Une jeune femme est destinée à un mariage sans amour, mais le mariage n'a pas lieu ».

<sup>31</sup> Jean-Marc Chatelain souligne que cette histoire, de même que celle de Cryséide et d'Arimant marquée par la renonciation magnanime du roi Gondebaut à faire de la jeune femme sa maîtresse, illustrent la « bonne pratique » amoureuse dont le roman d'Honoré d'Urfé fait l'apologie (« Le pouvoir d'Éros est-il

Celion, et a simplement été choisi comme époux par le père de Bellinde pour « ses louables vertus » (p. 590). Mais, comme tous ceux qui ont eu la chance de la côtoyer, il a été séduit par sa beauté et comme magnétiquement attiré par sa vertu<sup>32</sup> – ce qui peut par ailleurs expliquer le fait qu’il ait décidé de suivre la jeune femme jusqu’à la fontaine où l’attend son amant. La scène d’adieux à laquelle il assiste lui fait néanmoins comprendre combien douloureux est le sacrifice de Bellinde. Il devient ainsi le témoin le mieux instruit qui soit de la noblesse de la bergère. Or, plus il est conscient de ses mérites, plus son renoncement à s’unir à elle est méritoire.

L’action d’Ergaste, qui choisit de laisser Bellinde libre d’épouser celui qu’elle aime et d’offrir à celle-ci son amitié, souligne davantage la différence entre l’amour et l’amitié<sup>33</sup>. On peut en effet *choisir* l’amitié, tandis qu’il faut *céder* devant l’amour. C’est ce que découvre Ergaste : « considering l’extrême affection qui estoit entre ces deux Amants, il creut que ce seroit un acte indigne de luy, que d’estre cause de leur separation<sup>34</sup> » (p. 603). Au sein du roman pastoral,

---

tyrannique ? », 2013, p. 171). Leurs protagonistes acceptent en effet de « soumettre la réalisation du désir amoureux à la loi de réciprocité du désir » (p. 172).

<sup>32</sup> Rappelons que cette histoire est censée illustrer le pouvoir d’attraction de la vertu, révélé par une comparaison avec celui de l’aimant : « la vertu despoüillée de tout autre agencement ne laisse pas d’estre d’elle mesme agreable, ayant des aymants tant attirans, qu’aussi tost qu’une ame en est touchée, il faut qu’elle l’aime et la suive, mais quand ceste vertu se rencontre en un corps qui est beau, elle n’est pas seulement agreable, mais admirable : d’autant que les yeux & l’esprit demeurent ravis en la contemplation, & en la vision du beau » (p. 577).

<sup>33</sup> Ce n’est pas à l’amour que renonce Ergaste, mais bien à la promesse de bonheur conjugal découlant de la vertu de Bellinde. Les éditeurs de *L’Astrée* rapprochent par ailleurs cet épisode de celui où la nymphe Leonide demande à Celadon de persévérer dans son amour pour Astrée, et de lui donner ce qu’il peut en affection excédentaire : « il faut que je me paye de ce qui vous reste », affirme-t-elle bien sagement (*L’Astrée*, 2011, 1<sup>re</sup> partie, livre 12, p. 677). À Astrée l’amour, à Leonide l’amitié. Mais l’amour de Leonide n’est pas éteint pour autant : « Quelque dessein que Leonide eust fait de n’avoir plus d’amour pour Celadon, si ne se pouvoit-elle deffaire entierement de la premiere affection qu’elle avoit eue pour luy, tant cette passion est difficilement arrachée quand elle a jetté de profondes racines dans un cœur qui n’a point d’autre soucy. » (*L’Astrée*, 1925, 2<sup>e</sup> partie, livre 8, p. 309.)

<sup>34</sup> On peut comparer les motivations d’Ergaste à celles de l’Infante dans l’épisode déjà évoqué du *Cid*. Celle-ci renonce à Rodrigue par admiration pour l’amour réciproque qui l’unit à Chimène, tout autant que par respect de la promesse qu’elle a faite à Chimène de le lui donner en mariage. Elle explique à sa confidente que, tandis que son honneur ne s’oppose plus à son amour pour Rodrigue, elle choisit pourtant de le nier : « Je me vaincrai pourtant, non de peur d’aucun blâme, / Mais pour ne troubler pas une si belle flamme ; / Et quand pour m’obliger on l’aurait couronné, / Je ne veux point reprendre un bien que j’ai donné. / Puisqu’en un tel combat sa victoire est certaine, / Allons encore un coup le donner à Chimène. / Et toi, qui vois les traits dont mon cœur est percé, / Viens me voir achever comme j’ai commencé. » (Corneille, *Le Cid*, 1961, v. 1637-1644, p. 76-77.) À la différence d’Ergaste, l’Infante est passionnément amoureuse de celui qu’elle renonce à épouser. Le combat qu’elle mène contre ses passions a aussi la particularité de demeurer caché, son amour n’étant connu que de sa confidente (à laquelle s’adressent les deux derniers vers du passage cité).

l'individu se définit par l'idéal que visent ses actions, car seul cet idéal est apte à lui donner consistance. C'est donc en faisant preuve d'abnégation qu'Ergaste peut le mieux témoigner de ce qu'il est, c'est-à-dire de ce qu'il veut être. Son geste affirme la force du sentiment amoureux ainsi que son juste prolongement dans le mariage, en même temps qu'il distingue cet amour de l'amitié fraternelle.

Si les projets de mariage d'Ergaste peuvent se métamorphoser en amitié, la transformation du lien entre Bellinde et Celion n'est pas aussi facile à réaliser. Bellinde, mue par la générosité, mais aussi par le désir d'éviter le mariage tout en gardant Celion auprès d'elle, demande au berger d'aimer sa voisine Amaranthe<sup>35</sup>. Elle s'imagine alors que l'inclusion d'un tiers ne modifiera pas leur amitié, censée être purement fraternelle. Mais l'est-elle ? Certes, l'effort de volonté de Bellinde, un effort dont Celion n'est pas capable, lui permet pendant un certain temps d'imaginer que l'amour pourrait être redirigé à volonté vers une autre personne. Or, il n'en est rien, vu que dans le monde des bergers l'amour ne se laisse pas détourner. Dès lors que Celion ne se résout ni à épouser Amaranthe ni à consentir au mariage d'Ergaste et de Bellinde, la possibilité de la métamorphose d'un lien humain en un autre atteint sa limite. Cette limite, c'est la toute-puissance de l'amour.

### ***L'incommensurabilité des liens : la toute-puissance de l'amour***

Celion aime Bellinde du début à la fin de leur histoire commune, et Bellinde aime probablement tout autant Celion, quoi qu'elle puisse en dire. Les souffrances de cette dernière ressemblent à celles de tous les bergers et bergères amoureux, comme nous le laisse savoir sa plainte entendue du seul Ergaste :

Ô qu'il est difficile de bien aimer, & d'estre sage tout ensemble ! Car je voy bien que mon pere a raison de me donner au sage Berger Ergaste, soit pour ses merites, soit pour ses

---

<sup>35</sup> « [C]ombien qu'elle aymast Celion autant que quelque chose peut estre aymée, elle resolut toutesfois de rendre en ceste occasion une preuve non commune de ce qu'elle estoit », raconte le narrateur (p. 584). On reconnaît au passage la conception de la vertu propre à Urfé : puisqu'elle réside dans l'âme de l'individu, elle préexiste à ses propres manifestations, mais elle « ne se peut voir que par les actions » (Honoré d'Urfé, *Les Epistres morales*, 1619, livre 2, épître 2, p. 218). L'on pourra consulter à ce propos mon article portant sur la psychologie morale exposée dans les *Epistres* et narrativisée dans *L'Astrée* (« "Hors de nous et en nous". La circonscription de soi dans les *Épîtres morales* », 2013).

commoditez : Mais hélas ! que me vaut ceste connoissance, si Amour deffend à mon affection de l'avoir agreable ? (p. 601)

L'amour – et plus encore « Amour », dieu capricieux intervenant sans cesse dans le destin des bergers – n'obéit guère aux raisonnements, surtout lorsqu'il est passé en habitude comme c'est ici le cas. Il s'agit en effet, dit Bellinde, d'un amour « qui par un si long trait de temps s'est tellement insinué dans mon ame, qu'il est plus mon ame, que mon ame mesme » (p. 601). Les mots de la bergère (de même que ceux d'Ergaste déjà cités, qui identifiaient l'amour de Bellinde à ce qu'elle a « de plus secret en l'âme », p. 604) rappellent ceux de saint Augustin dans ses *Confessions*, « *Tu autem eras interior intimo meo* », Dieu « plus intime en moi que le plus intime en moi-même<sup>36</sup> ». L'analogie ainsi tracée avec l'amour divin renforce l'impression de toute-puissance de l'amour humain.

Si l'amour ne permet pas aux protagonistes de suivre la raison, comment les transformations de l'amitié et de l'amour dans l'« Histoire de Celion et Bellinde » ont-elles lieu ? Nous avons vu que la générosité permet à Ergaste, fiancé de Bellinde, de devenir l'ami du couple Bellinde-Celion. Tout aussi frappante est la manière dont évolue l'espoir de Bellinde d'entretenir avec Celion une amitié libre de toute contrainte. En épousant Celion grâce à la bonté d'Ergaste, la bergère renonce à ce rêve : elle se mariera, alors qu'elle avait en horreur le mariage, et deviendra femme de Celion en renonçant à être son amie. Il s'agit là d'une autre métamorphose qui conduit Bellinde, vierge hostile au mariage, à l'autel d'Hyménée.

Voici comment s'exprime l'espoir initial de Bellinde, pour qui l'amitié équivaut à une liberté absolue, en contraste avec les servitudes familiales et conjugales :

je vous promets[, déclare-t-elle à Celion,] que d'affection je seray vostre jusques dans le tombeau, & qu'il n'y a ny pere, ny mary, ny tyrannie du devoir, qui me fasse jamais contrevenir au serment que je vous en faits. Le Ciel m'a donnée à un pere, ce pere a donné mon corps à un mary ; comme je n'ay pû contredire au Ciel, de mesme mon devoir me deffend de refuser l'ordonnance de mon pere : mais ny le Ciel, ny mon pere, ny mon mary, ne m'empescheront jamais d'avoir un frère, que j'aimeray comme je luy ay promis, quelle que je puisse devenir. (p. 602)

---

<sup>36</sup> Saint Augustin, *Confessions*, 1956, livre 3, ch. 6, §. 11, p. 54. Nous modifions la traduction donnée par Pierre de Labriolle (« vous étiez plus intérieur en moi que mon fond le plus intime ») pour mieux faire apparaître la similitude avec la formule de *L'Astrée*.

Lorsqu'il propose un enseignement théorique, Honoré d'Urfé met souvent l'accent sur la liberté de l'esprit, qui au contraire du corps n'est assujéti à rien d'autre qu'à sa propre volonté<sup>37</sup>. L'« Histoire de Celion et Bellinde » nuance cependant cette vérité idéale, qui ne correspond pas à la manière dont les affections sont vécues. Si Bellinde a tendance à idéaliser la distinction entre corps et esprit, à la rendre plus absolue qu'elle ne l'est en réalité, Celion, qui promet de tuer celui qui épousera Bellinde à sa place, lui rappelle que l'esprit et le corps sont étroitement liés.

La vertu de Bellinde a quelque chose de contraint et de forcé, je l'ai suggéré ; Celadon, narrateur de son histoire, laisse d'ailleurs entendre que celle-ci contient une part d'orgueil : « Orgueilleuse beauté, [s'écrit-il,] qui aymoît mieux estre jugée avec peu d'Amour, qu'avec peu de résolution » (p. 592). Il qualifie en outre la haine du mariage professée par Bellinde de « trop opiniastre » (p. 591). Seul l'immense effort de volonté de la jeune femme, dont Celion n'est pas capable, a permis aux amants de croire qu'ils sauraient entretenir une amitié stable et satisfaisante en dehors de l'institution maritale. Le mariage de Bellinde signale donc l'adoucissement de son orgueil. Il annonce aussi un compromis propice aux exigences du corps, individuel et social : un trait typique du roman baroque tel que le décrit Frank Greiner, dans lequel on observe « l'association récurrente du bonheur à l'amour réciproque et de l'amour réciproque au mariage<sup>38</sup> ».

Bellinde n'atteint pas elle-même l'idéal d'amitié fraternelle qu'elle annonce à Celion, mais elle en fait admirer la possibilité à Ergaste, qui lui le réalise pleinement. Amitié, amour et mariage ne sont pas incompatibles, pour autant qu'on épouse celui qu'on aime, en lui laissant du même coup la liberté de reporter une partie de son affection – amicale – sur un tiers. Bien que dans ce récit le mariage d'amour soit la plus haute vocation, le choix d'Ergaste, ami intime du couple, est tout aussi admirable. L'amitié fraternelle, tout comme l'honnête amitié des amants, est aussi difficile qu'elle est belle. Celle d'Ergaste pour les époux ne sera pas entachée par la même inquiétude que celle des jeunes gens obligés, avant leur mariage, de dissimuler et de résister aux pressions exercées par les parents. Une fois Bellinde et Celion unis, le rôle d'Ergaste se trouve clairement

---

<sup>37</sup> Je pense en particulier à ce passage des *Epistres morales* qui compare la situation du corps à celle de l'esprit lorsqu'ils sont tous deux assiégés : « Les corps sont incontinent ou blessés ou tués [...]. Mais les esprits qui sont immortels ne peuvent par leur mort finir cette bataille [...]. De sorte qu'ils ne peuvent être vaincus que par leur volonté, qui ennuyée de tant de troubles et de traverses, aime mieux fléchir que de continuer en cette peine. » (Honoré d'Urfé, *Les Epistres morales*, 1619, livre 1, épître 6, p. 50.)

<sup>38</sup> Frank Greiner, *op. cit.*, p. 228.

défini : il ne peut être que fraternel. Voilà qui lui permet de relever le défi inhérent à l'univers pastoral : trouver la constance et le « repos » dans un monde soumis à une agitation perpétuelle<sup>39</sup>.

Au terme de ce parcours, comment définir l'« honneste amitié » dont Honoré d'Urfé a souhaité écrire le roman ? On pourrait conclure de l'histoire étudiée que l'amitié la plus pure est celle d'Ergaste qui souhaite être « reçu comme frère » des amants. Il faut pourtant lire cet épisode en tenant compte du projet global du roman, lequel célèbre les affections entre personnes de sexe opposé qui s'anoblissent en résistant aux assauts de la fortune. C'est en effet une amitié de ce type qui fait naître l'admiration d'Ergaste. L'intervention de ce dernier révèle toutefois qu'une telle amitié, quoi qu'en pense Bellinde, finit par conduire au mariage étant donné que la nature aussi bien que la société ont tout intérêt à favoriser l'union de ceux qui s'aiment vertueusement. La sagesse de l'institution maritale est ainsi affirmée par l'intermédiaire d'Ergaste, aux dépens de l'horreur quasi instinctive qu'en a Bellinde (qu'on serait tenté d'expliquer par une réticence envers la sexualité et l'enfantement). À partir des sentiments amoureux, cette institution donne lieu à une union socialement reconnue, garantit l'unité charnelle des nouveaux époux et rend celle-ci indissoluble. En ce sens, l'« Histoire de Celion et Bellinde » annonce la conclusion de *L'Astrée* écrite par Baro après la mort d'Honoré d'Urfé, dans laquelle tous les honnêtes amants du Lignon épousent ceux qu'ils aiment.

Doit-on pour autant restreindre le sens de l'amitié astréenne à ce type d'amour hétérosexuel ? Le cas d'Ergaste, aussi exceptionnel soit-il, nous interdit de le faire. Éric Méchoulan souligne d'ailleurs le rôle prépondérant de l'amitié virile dans *L'Astrée*, aux côtés de celui de l'amour, et de son importance dans la régénération du tissu social après les guerres civiles<sup>40</sup>. D'un point de vue politique, affirme-t-il, amour et amitié, avec leur potentiel d'inclusion et d'exclusion, sont tous deux susceptibles de servir à la formation de réseaux. Pourtant la portée politique du roman

---

<sup>39</sup> Bellinde, s'adressant à son amant, déplore la difficulté d'atteindre cet état de stabilité si désirable : « Puis que le Ciel m'a soumise à celui qui m'a donné l'estre, voulez vous tant que cet estre me demeurera que je luy puisse desobeïr ? Mais soit ainsi que l'Affection plus forte l'emporte sur le devoir, pour cela Celion serons nous en repos ? Est-il possible si vous m'aimez, que vous puissiez avoir du contentement, me voyant le reste de ma vie pleine de desplaisirs & de regrets ? » (p. 601-602).

<sup>40</sup> Voir son article « Amitié et générosité dans *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé et *Francion* de Charles Sorel », 2001.



– à tout le moins en ce qui concerne l’action principale, dont le cadre est bucolique<sup>41</sup> – concerne davantage la famille que l’entière de la société civile. Le récit pastoral type s’élabore autour de la formation des couples, et se referme sur leurs unions, consacrées par la communauté. Les œuvres de l’époque d’Urfé marquent d’autant plus le trait que les traités catholiques consécutifs au concile de Trente placent le mariage au fondement de la vie en société, ainsi que le relève Claire Carlin<sup>42</sup>. L’« honneste amitié » dont le roman veut exposer les effets ne peut certes être réduite à la passion amoureuse, souvent qualifiée de tyrannique, mais elle concerne malgré tout l’alliance de l’homme et de la femme. Elle correspond en ce sens à l’une des formes de la « vraie amitié » décrite par François de Sales, qu’Honoré d’Urfé a pu côtoyer au sein de l’Académie florimontane :

Selon la diversité des communications l’amitié est aussi diverse, et les communications sont différentes selon la différence des biens qu’on s’entrecommunique : si ce sont des biens faux et vains, l’amitié est fautive et vaine, si ce sont de vrais biens, l’amitié est vraie ; et plus excellents seront les biens, plus excellente sera l’amitié<sup>43</sup>.

Saint François de Sales met surtout l’accent, aux côtés de l’« amitié spirituelle », sur celle qui allie la communication charnelle à « la communication de la vie, de l’industrie, des biens, des affections et d’une indissoluble fidélité » : « l’amitié du mariage », laquelle est « une vraie amitié et sainte »<sup>44</sup>. Le roman d’Urfé, en revanche, se spécialise dans la description d’affections précédant le mariage, et y conduisant tout naturellement.

Que *L’Astrée* soit le « bréviaire de tous les courtisans » comme l’*Introduction à la vie dévote* est le « livre de tous les dévots »<sup>45</sup> ne doit pas occulter la différence de visée entre les deux ouvrages.

---

<sup>41</sup> *L’Astrée* constitue une « pastorale mixte » : une catégorie proposée par Jean-Pierre Van Elslande, *L’Imaginaire pastoral du XVII<sup>e</sup> siècle. 1600-1650*, 1999, qui désigne les pastorales où une partie de l’action a lieu à la cour, afin de les distinguer de celles où toute l’action est champêtre.

<sup>42</sup> Le jésuite Claude Maillard précise que ce qui « a fait vivre aux hommes une vie commune & humaine, c’est le Mariage : [...] ce qui a donné commencement aux villes, c’est le Mariage : ce qui a enseigné à garder la foy, honorer la justice, travailler pour le commun, faire de alliances et amitiés, est le mesme Mariage ». Claude Maillard, « Préface », *Le Bon Mariage ou le Moyen d’estre heureux et faire son salut en estat de mariage*, 1645, cité dans Claire Carlin, « Préciosité et théologie : l’amour conjugal dans *Clélie* et dans quelques traités catholiques sur le mariage », 2002, p. 148-149).

<sup>43</sup> Saint François de Sales, *Introduction à la vie dévote*, 3<sup>e</sup> partie, ch. 17, dans *Œuvres*, 1969, p. 179.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 179.

<sup>45</sup> D’après Jean-Pierre Camus (*L’Esprit du bienheureux saint François de Sales*, 1639, p. 19), ces expressions auraient été utilisées par d’Urfé alors qu’il s’adressait à François de Sales (cités dans *L’Astrée*, 2011, « Introduction générale », p. 67).

Tous deux reconnaissent la possibilité de façonner les habitudes de l'individu pour les soumettre aux plus hautes exigences spirituelles ; mais tandis que l'évêque de Genève élabore une méthode pour y parvenir, le romancier fait le récit des différents obstacles qui s'opposent à la réformation des cœurs. Bien que l'« Histoire de Celion et Bellinde » suggère en divers endroits la nécessité d'une sanctification des liens humains, aucun protagoniste ne passe véritablement de l'amitié à l'amour ou de l'amour à l'amitié. C'est seulement la possibilité de telles transitions qui est évoquée, et toutes les intentions et actions des personnages reposent sur cette possibilité – que, par ailleurs, rien n'atteste. Bellinde fait comme si Celion avait le pouvoir de rediriger son affection vers Amaranthe, Celion fait comme s'il lui était possible d'aimer Bellinde comme une sœur. Ces feintes permettent de maintenir les amitiés dans les limites de l'honnêteté ; car aimer honnêtement, c'est aimer la vertu au point de faire comme si elle était à notre portée.

Julia Chamard-Bergeron

## Bibliographie

SAINT AUGUSTIN, *Confessions*, Paris, Les Belles Lettres, 1956, 2 t. [P. de Labriolle (trad. et éd.)].

BURY, Emmanuel, *Littérature et politesse. L'invention de l'honnête homme (1580-1750)*, Paris, Presses universitaires de France (Perspectives littéraires), 1996.

CAMUS, Jean-Pierre, *L'Esprit du bienheureux saint François de Sales*, Paris, G. Alliot, 1639.

CARLIN, Claire, « Préciosité et théologie : l'amour conjugal dans *Clélie* et dans quelques traités catholiques sur le mariage », dans Delphine DENIS et Anne-Elisabeth SPICA (dirs.), *Madeleine de Scudéry, une femme de lettres au XVII<sup>e</sup> siècle : actes du colloque international de Paris, 28-30 juin 2001*, Arras, Artois Presses Université, 2002, p. 141-153.

CHAMARD-BERGERON, Julia, « “Hors de nous et en nous”. La circonscription de soi dans les *Épîtres morales* », dans Marie-Claude MIOCHE (dir.), *Audace et modernité d’Honoré d’Urfé. Actes du colloque international (10 et 11 juin 2011, Château de Goutelas)*, Paris, Champion, 2013, p. 181-192.

CHATELAIN, Jean-Marc, « Le pouvoir d’Éros est-il tyrannique ? », dans Marie-Claude MIOCHE (dir.), *Audace et modernité d’Honoré d’Urfé. Actes du colloque international (10 et 11 juin 2011, Château de Goutelas)*, Paris, Champion, 2013, p. 165-180.

CORNEILLE, *Le Cid*, dans *Théâtre choisi*, Paris, Classiques Garnier, 1961, p. 1-83. [M. Rat (éd.)].

DESCARTES, René, *Les Passions de l’âme*, Paris, Vrin, 1999. [G. Rodis-Lewis (éd.)].

DESJARDINS, Lucie, *Le Corps parlant. Savoirs et représentation des passions au XVII<sup>e</sup> siècle*, Québec, Presses de l’Université Laval, 2001.

GREINER, Frank, *Les Amours romanesques de la fin des guerres de religion au temps de L’Astrée (1585-1628). Fictions narratives et représentations culturelles*, Paris, Honoré Champion, 2008.

HENEIN, Eglal, *Protée romancier. Les déguisements dans L’Astrée d’Honoré d’Urfé*, Fasano, Schena-Nizet, 1996.

DE LAFAYETTE, Madame, *La Princesse de Clèves*, dans *Romans et nouvelles*, Paris, Garnier frères, 1961, p. 237-395. [É. Magne (éd.)].

LA ROCHEFOUCAULD, *Maximes*, Paris, Classiques Garnier, 1999. [J. Truchet (éd.)].

PÈRE CLAUDE MAILLARD, *Le Bon mariage, ou le Moyen d'estre heureux et faire son salut en estat de mariage*, Douay, Jean Serrurier, 1643.

MÉCHOULAN, Éric, « Amitié et générosité dans *L'Astrée* d'Honoré d'Urfé et *Francion* de Charles Sorel », *Tangence*, 2001, n° 66, p. 22-35.

PASCAL, *Pensées*, Paris, Garnier Flammarion, 1976. [L. Brunschvicg et D. Descotes (éds.)].

PELOUS, Jean-Michel, *Amour précieux, amour galant (1654-1675). Essai sur la représentation de l'amour dans la littérature et la société mondaines*, Paris, Klincksieck, 1980.

ROUSSET, Jean, *La Littérature de l'âge baroque en France. Circé et le Paon*, Paris, José Corti, 1954.

SAINT FRANÇOIS DE SALES, *Introduction à la vie dévote*, dans *Œuvres*, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1969. [A. Ravier et coll. (éds.)].

*SATOR (Société d'analyse de la topique romanesque), Thésaurus des topoï narratifs de la littérature écrite en français jusqu'à 1800*, <http://www.satorbase.org>.

DE SCUDÉRY, Madeleine, *Clélie, histoire romaine*, Paris, Gallimard (Folio classique), 2006. [D. Denis (choix et éd.)].

D'URFÉ, Honoré, *L'Astrée*, 1<sup>re</sup> partie, Paris, Champion, 2011. [D. Denis et coll. (éds.)].

D'URFÉ, Honoré, *Les Epistres morales et amoureuses*, Paris, Gilles Robinot, 1619 (Genève, Slatkine Reprints, 1973).

— *L'Astrée*, Lyon, Pierre Masson, 1925, 5 vol. [H. Vaganay (éd.)].

VAN ELSLANDE, Jean-Pierre, *L'Imaginaire pastoral du XVII<sup>e</sup> siècle. 1600-1650*, Paris, Presses universitaires de France (Perspectives littéraires), 1999.